

Voix plurielles

Revue de l'Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)



La mémoire de la traversée dans L'empreinte à Crusoé de Patrick Chamoiseau

Valeria Liljesthröm

Volume 19, numéro 1, 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1089123ar>

DOI : <https://doi.org/10.26522/vp.v19i1.3934>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)

ISSN

1925-0614 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Liljesthröm, V. (2022). La mémoire de la traversée dans L'empreinte à Crusoé de Patrick Chamoiseau. *Voix plurielles*, 19(1), 2–13.
<https://doi.org/10.26522/vp.v19i1.3934>

Résumé de l'article

L'empreinte à Crusoé de Patrick Chamoiseau revisite la période de l'expansion coloniale européenne dans le « Nouveau monde », avec son corollaire tragique : le commerce triangulaire et l'esclavage. Cette étude interroge les modalités de prise en charge de cette mémoire traumatique et, en particulier, de l'expérience extrême de la traversée, dans la réécriture chamoisienne de Robinson Crusoé. Je montrerai que la traversée est évoquée au moyen d'un discours allusif et elliptique, qui contourne l'événement tout en insistant sur la prégnance du traumatisme. Celui-ci s'exprime à travers les troubles psychiques du personnage-narrateur, porteur d'une mémoire douloureuse et « obscure », qui se lit comme une hantise et comme un impossible à dire. Par la force suggestive du discours, L'empreinte à Crusoé remporte le pari de dire l'extrême tout en faisant l'économie du récit de l'événement.

© Valeria Liljesthröm, 2022



Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

La mémoire de la traversée dans *L’empreinte à Crusoé* de Patrick Chamoiseau

Valeria LILJESTHRÖM, Université Laval

Résumé

L’empreinte à Crusoé de Patrick Chamoiseau revisite la période de l’expansion coloniale européenne dans le « Nouveau monde », avec son corollaire tragique : le commerce triangulaire et l’esclavage. Cette étude interroge les modalités de prise en charge de cette mémoire traumatique et, en particulier, de l’expérience extrême de la traversée, dans la réécriture chamoisienne de *Robinson Crusoé*. Je montrerai que la traversée est évoquée au moyen d’un discours allusif et elliptique, qui contourne l’événement tout en insistant sur la prégnance du traumatisme. Celui-ci s’exprime à travers les troubles psychiques du personnage-narrateur, porteur d’une mémoire douloureuse et « obscure », qui se lit comme une hantise et comme un impossible à dire. Par la force suggestive du discours, *L’empreinte à Crusoé* remporte le pari de dire l’extrême tout en faisant l’économie du récit de l’événement.

Mots-clés

mémoire traumatique ; traite ; esclavage ; *L’empreinte à Crusoé* ; Chamoiseau, Patrick

En face de l’impensable les grands artistes ou les grands philosophes ne prennent jamais la fuite, ou alors ils le font sans baisser le regard, dans une incandescence de beautés pathétiques qui laissent béante, et donc féconde, la tragédie.

Patrick Chamoiseau, *L’empreinte à Crusoé* (329-330)

La traite « négrière » transatlantique a été, pendant trois siècles, le principal moyen d’approvisionnement de main d’œuvre africaine dans les anciennes colonies de plantations¹. Lors de l’expérience de la traversée, qui durait plusieurs mois, des centaines de captifs africains, entassés dans des conditions abominables dans la cale du bateau négrier, étaient confrontés à l’extrême : un extrême de l’horreur et du malheur, écrit Chamoiseau (« De la mémoire obscure », 7). Mais très peu de témoignages d’esclaves décrivant le « Passage du milieu » nous sont parvenus (Rediker)². Aucun, semble-t-il, n’a été recueilli dans le domaine francophone³. La plupart des archives existantes sur la traite émanent de ceux qui prenaient part au commerce et relèvent de préoccupations administratives, financières et comptables. La parole de l’esclave y est quasiment absente (voir Pairault). Faire littérature contemporaine autour de cette expérience, c’est donc sonder un drame historique qui reste largement méconnu et oublié. En effet, comme le signale

Françoise Simasotchi-Bronès, la traite négrière et l'esclavage étaient, jusqu'à très récemment, des sujets peu présents dans les livres d'histoire français (201-202)⁴. Aussi peut-on affirmer, citant Marcus Rediker, que « Le négrier est un navire fantôme à la dérive sur les eaux de la conscience moderne » (27).

Dans les espaces créoles, où la traite et l'esclavage sont considérés comme fondateurs (Simasotchi-Bronès 199), ces traumatismes collectifs ont engendré, selon Chamoiseau, un silence de survie chez les esclaves et leurs descendants. Un silence qui n'est pas oublié, mais plutôt, une « mémoire obscure » :

Lorsque le crime est fondateur, les communautés qui en surgissent, constituées des victimes et des bourreaux, des dominés et des dominateurs, des fils de maîtres et des fils d'esclaves, sont très embarrassées. Elles sont nées là-dedans. Et ce berceau épouvantable a déterminé leurs formes d'organisation, leurs systèmes de valeurs. [...] Le crime les habite et les structure. Alors, elles n'ont qu'une réaction possible [...] : c'est le silence. Faire silence sur le crime, tenter de faire avec, tenter de vivre, d'avancer en se taisant sur la foudre fondatrice. On se livre alors, sans le savoir, aux fermentations de la mémoire obscure. (« De la mémoire obscure », 15)

Chamoiseau décrit la « mémoire obscure » comme une mémoire silencieuse, inconsciente et pourtant très active et aux effets dévastateurs dans la communauté (7). Figée comme quelque chose d'informulable, la « mémoire obscure » constitue « une exacerbation silencieuse de la blessure. Elle ne génère pas d'oubli. Et c'est en cela qu'elle n'est pas une mémoire, mais une *crispation du psychisme* » (20). En rebondissant sur la célèbre formule – « Je ne suis pas esclave de l'Esclavage qui déshumanisa mes pères » – de Frantz Fanon dans *Peau noire, masques blancs* (186), Chamoiseau en vient ainsi à conclure que c'est cette mémoire obscure « qui nous maintient esclaves de l'esclavage » (10)⁵. Ainsi, Chamoiseau revendique un devoir de mémoire qui se voudrait libérateur⁶.

*L'empreinte à Crusoé*⁷, publié en 2012, revient sur l'expérience de la traversée et se confronte aux défis de sa narration. Ce récit est une « variation » (EC, 289) postcoloniale du *Robinson Crusoé* de Daniel Defoe⁸. Il raconte, sous forme de témoignage à la première personne, la survie d'un homme amnésique, échoué sur une île déserte du « Nouveau monde ». Ayant oublié jusqu'à son nom, le rescapé s'autobaptise Robinson Crusoé. Après douze ans de solitude, un bateau rejoint l'île. Le protagoniste raconte son expérience au capitaine, qui s'avère être le véritable Robinson Crusoé. Des fragments du journal du capitaine enchâssent les trois parties du témoignage. Le journal explique le rapport entre les deux personnages et sert de balise contextuelle

au récit du rescapé en situant les événements dans le cadre de la colonisation de l'Amérique. La réécriture de Chamoiseau se fait ainsi en soulignant un triste « détail » : « le Robinson de Defoe était un négrier » (284).

Cet article interroge les modalités de prise en charge de la mémoire de « la traversée » dans *L'empreinte à Crusoé*, au regard des enjeux que soulève l'écriture actuelle de ces événements traumatiques. Les questions à la base de cette recherche sont les suivantes : Quelle mémoire Chamoiseau construit-il de la traversée ? Quel traitement littéraire donne-t-il à l'expérience extrême des esclaves et à la question de sa mémorialisation ? Je montrerai que Chamoiseau construit une mémoire plurielle de l'événement, par l'entremise de trois voix : celle du capitaine négrier, celle du rescapé et celle des captifs. Par l'analyse de quelques extraits, je dégagerai les modalités discursives employées par l'écrivain pour dire la traversée et pour conceptualiser l'expérience extrême.

1. Une mémoire plurivocale⁹ et allusive

La « marchandise » du capitaine

La première voix qui se donne à lire, dans *L'empreinte à Crusoé*, est celle du capitaine. Son journal de bord laisse transparaître la personnalité d'un aventurier, et les notations géographiques, la description du paysage et le récit de l'aventure maritime priment sur le commerce négrier auquel il se consacre. Avec ce personnage, Chamoiseau inscrit le point de vue décomplexé du négrier, qui perçoit le commerce d'esclaves comme un commerce ordinaire et qui ne voit aucune contradiction entre sa piété, sa sensibilité et son empathie envers les membres de son équipage, d'une part, et sa complète indifférence envers les captifs, qu'il ne semble pas percevoir comme des humains. Ainsi, alors qu'il arrive à l'équipage de s'émouvoir en contemplant la beauté de la mer « dans un silence stupéfait, quasi religieux » (16) ; alors que le décès d'un membre de l'équipage, raconté avec grande émotion, fait l'objet d'une cérémonie chrétienne, avec linceul, prières et recueillement ; le capitaine parle avec naturalité des captifs comme d'« une marchandise » « entrepos[ée] dans la soute » (268) et se réfère, sur un ton neutre, aux cadavres « jetés » « chaque matin à l'eau » (268); comme s'il s'agissait de produits périmés. Pourtant, la piété du narrateur est affichée autant par ses pratiques liturgiques que par la présence considérable d'un lexique empruntant à la terminologie chrétienne. Chamoiseau rappelle ainsi le rôle de l'Église catholique dans la légitimation de l'esclavage et de la colonisation, en même temps qu'il suscite,

chez le lecteur du vingt-et-unième siècle, le sentiment d'une grande incongruité entre les valeurs chrétiennes et la pratique esclavagiste.

Mentionnée dans le premier et le dernier extrait du journal, la traite fait toujours l'objet de courtes notations qui semblent accessoires dans le discours du capitaine. C'est généralement par euphémismes ou par détours qu'elle est nommée : tantôt « commerce sur les côtes africaines », tantôt « voyages entre les mondes anciens et le monde nouveau » (267), elle est aussi figurée par la synecdoque hautement symbolique de la cale, comme c'est le cas lors de sa première occurrence dans le livre : « La cale est silencieuse, écrit le capitaine, pas de cris, juste l'odeur effrayante que j'ai fait combattre une fois encore à coup de vinaigre chaud et d'herbes à fortes senteurs... » (16).

Précisons que, dans la littérature francophone portant sur l'esclavage, la traversée dans la cale a un statut mythique (Simasotchi-Bronès 209). La cale est considérée comme le ventre matriciel des sociétés créoles. Elle est le lieu tragique d'une épreuve de mort et de renaissance, à savoir un lieu d'une déshumanisation totale, d'où vont surgir, dans un chaos d'ethnies et de cultures, les sociétés créoles¹⁰. Dans le journal du capitaine, les notations sur la cale soulignent son côté terrifiant. Comme on le voit dans l'extrait, Chamoiseau ébauche la construction d'un *locus horribilis* : d'abord, l'odeur que l'équipage s'efforce d'éliminer, cette odeur qui ne peut se décrire que par l'effet qu'elle provoque, s'érige en un des traits majeurs de l'hostilité de ce lieu à la vie. « Effrayante », elle est le signe d'une menace : elle connote la décomposition et la mort. Le silence passager de la cale, qui suggère, par amplification, son caractère habituellement criant, donne l'indice d'une présence humaine, mais surtout d'une souffrance, sans doute aussi d'un appel désespéré, qui intensifient l'horreur de l'espace en signifiant une décomposition en cours, ou une survie qui se débat désespérément dans ce lieu de mort.

Un long silence du capitaine sur ce lieu terrifiant résonne, dans le deuxième et troisième extrait de son journal, comme de l'indifférence face aux cris, ce qui a pour effet d'accentuer l'hostilité du lieu en l'isolant et en en faisant un lieu de souffrance sans secours. Il faut attendre la fin du récit, et le dernier extrait du journal, pour que le capitaine revienne, dans sa chronique, sur la traite et son *locus horribilis*. Le commerce négrier est mentionné à quelques reprises, afin d'éclairer l'histoire lacunaire du rescapé. Le lecteur apprend alors que le Robinson antillais dont il vient de lire le récit, était un jeune moussaillon dogon que le capitaine avait « récupéré en [ses] jeunes années de commerce sur les côtes africaines » (267), puis abandonné dans une île déserte, à cause d'un état de folie qui rendait inacceptable sa présence sur le bateau. Le capitaine raconte

alors : « je le fis enchaîner dans la cale avec notre marchandise de l'époque, ce qui nous soulagea mais qui acheva sans doute de lui ruiner l'esprit. Il supportait très mal tous ces captifs entreposés dans la soute, et ces cadavres que chaque matin nous jetions à l'eau, au fil de notre navigation vers le continent neuf » (268).

La cale apparaît alors sous une apparence plus nette : les captifs sont nommés, pour la première fois, et l'« odeur effrayante » qui obsédait le capitaine peut alors être attribuée, concrètement, à tous ces corps enchaînés, entassés, enfermés, entourés de cadavres et incessamment en train de mourir. La permanence et la virulence de la mort sont suggérées, dans l'énoncé, par le caractère journalier et pluriel des décès. Mais cette morgue qu'incarne la cale, produit aussi la mort symbolique des captifs : elle sert de prélude à leur future vie d'esclaves. Arrachés à leur terre et dépossédés de tout, même de leur statut d'être humain, les captifs deviennent des « marchandises ». Ainsi, l'effet démentiel que produit, chez le moussaillon, son séjour dans la cale, apparaît évident. L'horreur du lieu se passe dès lors de descriptions : la descente en cale est une descente en enfer.

Faisant écho au motif de la cale comme tombeau et matrice, *L'empreinte à Crusocé* suggère donc que (s')en sortir c'est ressusciter. Ainsi, le jeune moussaillon négrier s'y perd et renaît symboliquement sur l'île comme un « rescapé » antillais. Le mot « rescapé » a ici deux sens : rescapé de l'hypothétique naufrage et rescapé de la cale.

La blessure mémorielle du Robinson antillais

Dans la partie centrale de l'œuvre, constituée par le témoignage du rescapé, Chamoiseau construit donc son personnage sous les traits d'un survivant amnésique, dépossédé des souvenirs de son vécu et de tous ses repères identitaires¹¹. Celui-ci doit alors se reconstruire complètement, tout en vivant le malaise de l'énigme de son origine. Explorant la situation de l'Antillais après la traversée, Chamoiseau se penche sur l'après-coup du trauma, sur ses effets résiduels, tels qu'ils peuvent être vécus par la victime directe et ses descendants. Dans le témoignage du Robinson antillais, on ne retrouve aucune mention de la traversée. Aucun souvenir de la cale ne parvient à la conscience du personnage. Le récit de l'événement traumatique ne pouvant pas advenir, il s'inscrit en creux, comme une ellipse, dans son discours. Le traumatisme, pourtant, demeure actif. C'est à partir de ses symptômes, de ses traces et de ses effets que Chamoiseau poursuit la conceptualisation de l'événement. L'extrait suivant le montre bien :

dans ce trou qui me servait de mémoire, quelque chose me troublait encore, comme cela m'avait toujours troublé, à chacune de mes introspections ; ce n'était pas le détail de ma provenance, ni même sa vérité ; c'était que je la sentais reliée à quelque chose d'insupportable, *une immense douleur*, et qui (bien plus que le désir d'une quelconque filiation) constituait le lieu d'impact de ce passé inscrit indéchiffrable en moi : j'en portais sa souffrance sans savoir ce que cela pouvait être. (27)

À travers la voix du protagoniste et son récit introspectif, la signification de la cale est alors envisagée par ses effets dévastateurs à long terme. Le traumatisme, interprété comme un « impact » violent, parce que relié à une « immense douleur », apparaît comme un point d'inflexion dans la vie du personnage. L'insistance de l'auteur sur la douleur, marquée typographiquement par l'italique, et associée à « quelque chose d'insupportable », suggère le caractère extrême de l'expérience enfouie dans l'abîme de sa mémoire. En ce sens, l'amnésie du personnage peut aussi se lire comme une forme de refoulement résultant du choc post-traumatique.

L'impact de la traversée se mesure également à l'effet durable et profond du « trouble » qu'elle provoque. Les adverbes « encore » et « toujours », renforcés par l'idée d'« inscription en lui » du traumatisme, l'apparentent à une blessure inguérissable. Le texte, d'ailleurs, le confirme en montrant dans les dernières pages du récit que, malgré le cheminement du personnage vers une existence paisible et harmonieuse, il ne peut se libérer des « sensations filtrées de [s]a mémoire perdue », reliées, dit-il, à « des cris et des râles, des bruits de ferrures et des agonies qui résonnaient de manière caverneuse » (249). De plus, en insistant sur la réapparition du « trouble » « à chacune [des] introspections » du personnage, le narrateur lui confère un caractère obsessionnel. Le nœud de mémoire que constitue la traite négrière dans la vie du Robinson antillais, se manifeste comme une hantise. La récurrence des références textuelles à « l'origine », « au lieu dramatique du départ » (21), au « lieu initial » (27) et au « moment de l'impact » (28), le soulignent.

« [Q]uand un être humain n'accède pas à la formulation de ce qu'il a vécu [...], écrit Chamoiseau, il se retrouve enfoui dans la souffrance d'un indicible, dans le tragique d'un informulable » (« De la mémoire obscure », 8). En ce sens, le Robinson amnésique, incapable de saisir et de mettre en mots son vécu traumatique, rappelle la description donnée par Chamoiseau de l'Antillais sous l'emprise d'une « mémoire obscure ».

Enfin, après la deuxième transformation vécue par le personnage durant ses années de vie insulaire, un « brouillard de révolte » (249) associé à l'expérience refoulée surgit en lui. Chamoiseau aborde ainsi la question de la traite sous l'angle de la justice et de l'engagement. Après s'être reconstruit sur la base de valeurs humanistes, le Robinson antillais, en avance sur son

époque, ne peut plus concevoir le crime esclavagiste. C'est pourquoi, lors des retrouvailles avec le capitaine, les cris surgissant de la cale déclenchent sa révolte fatidique :

les cris commencèrent à monter de la cale – note le capitaine dans son journal. Les captifs se mettaient à vivre une de leurs crises collectives, toujours imprévisibles. Sans doute des souvenirs lui revinrent alors. Une foudre lui embrasa les yeux. [...] Il jaillit de la cabine, se précipita sur le pont en hurlant, et exigea que l'on ouvre la cale. Il voulait libérer ces captifs pour les amener avec lui sur son île. (272).

Le rescapé meurt, fusillé, pour la liberté et l'égalité des êtres humains.

2. Le cri des captifs

La troisième voix qui témoigne dans l'œuvre, est celle des captifs. On ne l'entend qu'à quelques reprises, rapportée par le discours d'un des narrateurs. Elle s'articule dans un cri. La voix des captifs témoigne donc, à sa manière, sans paroles. Le cri surgissant de la cale est un motif fréquent dans les littératures francophones. Il incarne le plus souvent la révolte des esclaves et le refus de leur situation, tout en véhiculant un ton pathétique. Le choix poétique du cri pour faire témoigner les esclaves est stratégique : réceptacle de significations plurielles, le cri peut exprimer des émotions diverses tout en rehaussant leur force et leur conférer un ton hyperbolique. En ce sens, le cri rejoint l'extrême : l'extrême de la peur, de la souffrance, de l'horreur, de la haine et de l'insupportable. Mais encore, face à l'indicible, le cri permet de communiquer lorsque les mots ne suffisent plus. Témoigner au nom des esclaves par le cri peut également relever d'un choix éthique : face à la difficulté à se représenter la cale et ce qui y est advenu, face à l'impossible discernement des voix dans le chaos humain que renferme la soute, quelle parole leur attribuer ?

Le cri est aussi à entendre comme un appel, que Chamoiseau et son pseudo-Robinson entendent et auquel ils réagissent par leur engagement. Ainsi, la voix des esclaves a une force symbolique qui donne au cri une valeur performative. Dans *L'empreinte à Crusoé*, leur cri n'est pas une lamentation passive : c'est un refus qui déclenche une révolte. Inscrire la voix des esclaves dans son œuvre permet à Chamoiseau de leur restituer un droit de parole, un statut de sujet et une agentivité, alors que tout, dans le commerce négrier, vise à les anéantir. Avec ce témoignage fictif, Chamoiseau opère donc une compensation symbolique. En descendant poétiquement dans la cale, en confrontant son Robinson au cri des captifs, Chamoiseau désamorce la mémoire obscure et permet à son personnage d'accéder à une « mémoire consciente » qui le libère de la hantise du passé.

3. Témoigner de la traversée aujourd'hui

Se confronter à l'énigme de la cale au vingt-et-unième siècle, c'est inévitablement vivre un écart. Chez Chamoiseau, cet écart suscite un questionnement poétique et éthique : d'abord, que faire du « vieux silence » qui entoure ce traumatisme d'il y a quatre siècles ? Et ensuite, comment l'exprimer¹² ? On l'a dit, dans l'œuvre de Chamoiseau, le silence d'après-crime résonne comme un « devoir de mémoire » (« De la mémoire obscure », 8). Aussi, vingt-six ans après la parution de *Chronique des sept misères*, où la mémoire de l'esclavage est déjà bien présente en tant que thème et élément de l'intrigue, thème qui sera ensuite exploité, différemment, dans presque toutes ses œuvres subséquentes, Chamoiseau manifeste-t-il, avec *L'empreinte à Crusoé*, le besoin et la volonté de continuer à rappeler, encore et toujours, cette blessure historique fondamentale. Pour le narrateur d'*Écrire en pays dominé*, la traite négrière, qu'il appelle « l'holocauste des holocaustes » (133), est « [l]e rêve le plus terrible » où « [il] reçu[t] les commotions des plus extrêmes terreurs » (133). « Ce rêve, poursuit-il, me déraïlle et se répète comme un malheur bloqué » (134). En ce sens, Simasotchi-Bronès soutient, à propos des écrivains antillais, que « [c]e *trauma* doit être exploré de multiples façons, exhibé, pour être désactivé. Le transmettre, par tous les moyens possibles, est aussi vital que libérateur » (208).

Ainsi, le devoir de mémoire, pour Chamoiseau, implique non seulement de se souvenir, mais aussi de dire le crime, tout en restituant la voix à ceux qui n'ont pas été entendus, afin de parvenir à une appréhension plus juste des événements. L'approche plurivocale de la mémoire dans *L'empreinte à Crusoé* met en évidence les limites de l'archive (représentée ici par le journal du capitaine) et du discours « officiel » pour rendre compte de l'histoire des peuples colonisés, et souligne la nécessité de l'émergence d'un discours des Antillais sur leur propre vécu. La coprésence des voix et des mémoires, qui rappelle l'image de la « tresse d'histoires¹³ » formulée dans *Éloge de la Créolité* (Chamoiseau, Confiant et Bernabé, 26), rend aussi manifeste que le négrier et les esclaves ne témoignent pas de la même chose, non seulement parce qu'ils ne partagent pas le même vécu, mais aussi, comme le dit Catherine Coquio, parce que le bourreau ne conçoit pas son crime : le bourreau ne témoignerait d'aucune catastrophe, « mais de [son] 'travail' éprouvant effectué par conscience professionnelle, à la lumière d'un idéal moral » (29). Aussi Chamoiseau perçoit-t-il chez Defoe une « innocence d'un autre siècle » (EC, 279) que l'on retrouve dans le discours du capitaine de *L'empreinte à Crusoé*.

Mais comment témoigner de l'extrême ? Chamoiseau y va par des détours, détails et allusions, en suscitant les sens et l'imaginaire. En effet, si le vécu des captifs n'est jamais conté ni interprété par les narrateurs, s'il y a très peu d'informations sur la cale, c'est qu'il faut les lire comme des indicibles. « Passons vite sur l'horreur de la cale. Mais gardons-en l'idée, juste pour comprendre que j'y ai connu un sans-fond de mort et d'inouïe renaissance », notait Chamoiseau dans *Écrire en pays dominé* (133). La même logique semble à l'œuvre dans *L'empreinte à Crusocé*, où la retenue et la rareté des propos explicites sur la cale contrastent avec l'écriture foisonnante de l'auteur, telle qu'on la voit à l'œuvre dans le récit du rescapé¹⁴. Chamoiseau refuse de s'arrêter sur l'horreur de la cale et de s'aventurer dans une représentation de type réaliste de cet espace infernal. Son écriture suggère, plutôt qu'elle ne dépeint clairement. Elle n'explique pas, elle suscite des interrogations. Elle contourne et envisage de biais, ce qui oblige le lecteur à s'investir activement dans un travail de déchiffrement et d'imagination pour pallier les nombreuses lacunes du récit. Est-ce par répugnance à mettre en spectacle la souffrance ? Est-ce plutôt par impuissance à représenter l'irreprésentable, ou par crainte de trahir la vérité d'une expérience non vécue personnellement ? Quelle que soit la réponse, Chamoiseau assume l'inatteignable de l'expérience extrême, sans renoncer à la signifier. Il écrit en désignant l'indicible, tout en balisant le récit avec plusieurs *topos* de la littérature sur l'esclavage, pour ne pas perdre le lecteur.

Dans *Face à l'extrême*, Tzvetan Todorov suggère que ce qui se joue dans le combat pour la mémoire des crimes contre l'humanité, c'est non seulement le refus de l'oubli, pour rendre justice aux victimes, mais encore l'utilité des apprentissages qu'ils nous apportent, dans la perspective d'un « plus jamais ça » (268-275). Et « ce combat-là, écrit Todorov, celui qui consiste à aider l'humanité à s'améliorer, n'est jamais définitivement gagné » (286). Lecteur lucide de l'actualité, Chamoiseau en arrive à la même conclusion : comme il le note dans *La matière de l'absence*, le commerce triangulaire et le vaste cimetière d'esclaves que constitue l'Atlantique

aurai[ent] dû nous obliger à être meilleurs. Hélas, en ce moment même, ce qui se passe en Méditerranée, où déjà se creuse un énorme cimetière dessous le flot des migrations, nous montre que l'« expérience atlantique » est restée lettre morte... Les modalités et le contexte sont bien sûr d'une tout autre nature, mais, dans l'éclat d'une conscience mondiale de niveau similaire, l'indifférence est identique... (117)¹⁵.

Dans cette perspective, revenir sur la traite et l'esclavage aujourd'hui, comme le fait Chamoiseau dans *L'empreinte à Crusocé*, apparaît d'une grande pertinence pour penser les problématiques actuelles. Ainsi, note Chamoiseau à la fin de son livre, « Le Robinson de Defoe se civilise, et

civilise. Le Robinson de Michel Tournier s’humanise, et humanise. On ne peut que poursuivre l’humanisation. Creuser là. » (EC, 279-280).

Bibliographie

- Bernabé, Jean, Patrick Chamoiseau et Raphaël Confiant. *Éloge de la Créolité*. Paris : Gallimard, 1993 [1989].
- Chamoiseau, Patrick. *Écrire en pays dominé*. Paris : Gallimard, coll. Folio, 1997.
- . « De la mémoire obscure à la mémoire consciente ». *Le déshumain grandiose*. Paris : Gallimard, 2010. 7-22.
- . *L’empreinte à Crusoe*. Postface Guillaume Pigéard de Gurbert. Paris : Gallimard, coll. Folio, 2013 [2012] et 2013.
- . *La matière de l’absence*. Préface Chantal Thomas. Paris : Seuil, coll. Points, 2018 [2016].
- . *Frères migrants*. Paris : Seuil, Points, 2017.
- , et Édouard Glissant. « La créolisation et la persistance de l’esprit colonial ». *Cahiers Sens Public* 10.2 (2009). 25-33.
- Constant, Isabelle. *Le Robinson antillais : de Daniel Defoe à Patrick Chamoiseau*. Paris : Harmattan, 2015.
- Coquio, Catherine. « À propos d’un nihilisme contemporain. Négation, déni, témoignage ». *L’histoire trouée. Négation et témoignage*. Dir. Catherine Coquio. Nantes : L’Atalante, coll. Comme un accordéon, 2003. 23-89.
- Cottias, Myriam. *La question noire. Histoire d’une construction coloniale*. Paris : Bayard, 2007.
- . « Des connexions des traites et des esclavages : quelles pertinences ? ». *Diasporas* 21 (2013). 162-172.
- Fanon, Frantz. *Peau noire, masques blancs*. Paris : Seuil, coll. Points/Essais, 1952.
- Fremin, Marie. « E comme Esclavage ». *Abécédaire insolite des francophonies*. Dir. Christiane Chaulet Achour et Brigitte Riera. Pessac : PU de Bordeaux, Sémaphores, 2012. [En ligne] <https://books.openedition.org/pub/3602>
- Glissant, Édouard. *Le discours antillais*. Paris : Gallimard, coll. Folio/Essais, 1997.
- . « L’épreuve du bateau négrier : négativité totale et positivité absolue ». *Africultures* 67 (2006). 128-133.

- Handler, Jerome. « Survivors of the Middle Passage : Life Histories of Enslaved Africans in British America ». *Slavery and Abolition* 23.1 (2002). 25-56.
- Jest, Cécile. « Robinson noir ou se mesurer au mythe littéraire dans *L'empreinte à Crusocé* de Patrick Chamoiseau ». *Esclavages et littérature. Représentations francophones*. Dir. Christiane Chaulet-Achour. Paris : Classiques Garnier, 2016. 223-233.
- Little, Roger. « Pirouettes sur l'abîme : réflexions sur l'absence en français de récits autobiographiques d'esclaves noirs ». *Littérature et esclavage. XVIIIe et XIXe siècles*. Dir. Sarga Moussa. Paris : Desjonquières, 2010. 142-153.
- Maslowski, Damian. « *L'empreinte à Crusocé* de Patrick Chamoiseau : le retour symbolique au précolonialisme ». *Études romanes de Brno* 38.1 (2017). 101-112.
- Pairault, Louis-Gilles. « Les sources de la traite négrière rochelaise ». *Histoire de la justice* 31.1 (2021). 53-62.
- Rediker, Marcus. *À bord du négrier. Une histoire atlantique de la traite*. Tr. de l'anglais Aurélien Blanchard. Paris : Seuil, coll. Points / Histoire, 2017 [2007].
- Rochmann, Marie-Christine, dir. *Esclavage et abolitions. Mémoires et systèmes de représentation*. Paris : Karthala, coll. Hommes et sociétés, 2000.
- Simasotchi-Bronès, Françoise. « Littératures francophones et esclavage transatlantique ». *Diasporas* 21 (2013). 196-214.
- Todorov, Tzvetan. *Face à l'extrême*. Nouvelle édition. Paris : Seuil, coll. Points/Essais, 1994.
- Vergès, Françoise. *La mémoire enchaînée. Questions sur l'esclavage*. Paris : Albin Michel, 2006.

Notes

¹ S'il y a eu, au cours de l'histoire, différentes formes de traites et d'esclavages, dans cet article, la « traite » fait toujours référence à la traite transatlantique ou coloniale, dite « traite négrière », développée entre le quinzième et le dix-neuvième siècle. Pour une synthèse sur la spécificité de la traite transatlantique, voir Myriam Cottias, « Des connexions ».

² Dans un article publié en 2002, Jerome Handler affirmait que quinze récits autobiographiques en anglais, provenant des survivants du « Passage du Milieu », avaient été recensés jusqu'alors. Ils appartiennent à des Africains ayant vécu comme esclaves, au moins pendant une partie de leur vie, dans les anciennes colonies britanniques des Amériques pendant le dix-huitième siècle et le début du dix-neuvième. Marcus Rediker n'avance pas de nouveaux chiffres dans son ouvrage *À bord du négrier*.

³ Dans *The French Atlantic Triangle : Literature and Culture of the Slave Trade*, Christopher Miller remarque : « There are no real slave narratives in French » (cité dans Little, 142-143). Dans le même sens, Simasotchi-Bronès rappelle à propos de l'esclavage pratiqué dans les îles francophones des Caraïbes, « le silence assourdissant qui l'a entouré. Silence des contemporains [...]. Silence aussi de l'histoire [...]. Silence des victimes directes elles-mêmes, qui n'ont pas laissé d'écrits, en France notamment, contrairement aux pays anglo-saxons où il y eut quelques récits autobiographiques d'esclaves » (201). Marie Fremin confirme qu'« [a]ucun récit de ce type [*Slave's narrative*] n'a été recensé du côté des colonies françaises (Guadeloupe, Martinique, Réunion, Guyane, Haïti/Saint Domingue jusqu'à son indépendance en 1804) » (paragraphes 5 et 6).

⁴ Un important travail historique et mémoriel en la matière est en cours depuis la fin des années 1990. Sur la question de ce silence et sur l'entrée récente de la mémoire de l'esclavage dans le discours politique, académique et, plus largement social, en France voir Cottias, *La question noire* ; Vergès ; *Diasporas* 21 (2013) ; Rochmann, dir. ; et *Africultures* 67 (2006).

⁵ Édouard Glissant avait déjà formulé une idée semblable à celle de Chamoiseau dans *Le discours antillais* : « Fanon dit qu'il ne veut pas être esclave de l'esclavage. Cela sous-entend pour moi qu'on ne saurait se contenter d'ignorer le phénomène historique de l'esclavage ; qu'il ne faut pas en subir de manière pulsionnelle le trauma persistant. Le dépassement est exploration projective. L'esclave est d'abord celui qui ne sait pas. L'esclave de l'esclavage est celui qui ne veut pas savoir » (221).

⁶ En effet, pour Chamoiseau, la mémoire est une nécessité et une exigence (« De la mémoire obscure », 8). Lorsque le travail de mémoire est accompagné d'un travail sur soi-même, ou, dans les termes de Chamoiseau, « transformé en expérience » et en « mémoire consciente », le trauma peut être désactivé, dépassé (Chamoiseau et Glissant 29). C'est ainsi que la mémoire est, pour l'auteur, libératrice. « L'expérience est un cheminement de soi pour devenir meilleur, qu'il s'agisse des individus ou des sociétés. Cela signifie qu'on avance, cela ne veut pas dire qu'on oublie [...]. Il est donc essentiel que ces crimes soient transformés en expérience », affirme l'auteur (29).

⁷ Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle « EC », suivi du numéro de page.

⁸ Plusieurs critiques considèrent ce récit comme une réécriture postcoloniale du roman de Defoe. Selon Cécile Jest, les réécritures postcoloniales de ce classique exploitent « le motif du voyage transatlantique lié à la traite des esclaves » et « la relation de domination de l'homme blanc sur l'homme noir » (223). Isabelle Constant, qui s'est penchée sur la portée postcoloniale de *L'empreinte à Crusoé*, affirme que Chamoiseau opère une « désécriture du mythe » de Defoe : « car s'il réécrit l'histoire de Robinson, Chamoiseau défait le mythe point par point et sa conclusion, son but se trouvent en complète opposition avec le résultat philosophique obtenu par Daniel Defoe, notamment la construction de la pensée capitaliste » (9). Damian Maslowski, pour sa part, considère *L'empreinte à Crusoé* comme une « robinsonnade postcoloniale ». Selon lui, la critique chamoisienne du colonialisme dans cette œuvre s'exprime, en dernière instance, en figurant le « progrès de l'individu et de la condition humaine vers l'état naturel, précivilisateur », qu'il appelle aussi « précolonial » (110). Mais en associant l'« état naturel » au Robinson antillais, puis cet « état » à l'idée de « précivilisation » et de « précolonisation », Maslowski ne tombe-t-il pas dans le piège de la pensée coloniale et de ses préjugés ?

⁹ J'emploie ce terme pour désigner une pluralité de voix, prises en charge par des personnages différents.

¹⁰ Selon Glissant, « Dans l'expérience du bateau négrier, il y a tout le négatif du monde. Dans la cale sont réduits à néant les langues des transportés, leurs dieux, leurs mœurs, leurs instruments ordinaires, [...] leurs relations sociales. Tout disparaît dans une négativité totale. Or, dans cette cale apparaît, aussi, une positivité totale. [...] Cet anéantissement est immédiatement accompagné d'une espèce de résistance inlassable à une néantisation » (« L'épreuve », 132-133) parce que « [l]es situations déshumanisantes, écrit Glissant, ont ceci de précieux qu'elles préservent au cœur des dominés la palpitation d'où monte toujours une urgence de dignité » (131).

¹¹ Il conserve la connaissance de la langue française, de la lecture et de l'écriture, ainsi qu'une connaissance générale de la géographie et du monde. Il conserve des savoirs, des aptitudes, des savoir-faire, mais est incapable de restituer son histoire de vie.

¹² Cette interrogation n'est pas nouvelle chez Chamoiseau, qui la formulait déjà ainsi dans *Lettres créoles* : « Comment dire la cale négrière ? Comment dire cette peur qui défait l'être, ce vertige sur l'inconnu à mesure que la rive s'éloigne [...] ? Comment dire ces cargaisons jetées par-dessus bord [...] ? » (38).

¹³ « Notre histoire est une tresse d'histoires », écrivent les auteurs de *l'Éloge de la Créolité*, dans le sens où l'identité créole ne saurait faire abstraction d'aucune de ses composantes, y compris de sa composante européenne.

¹⁴ L'écriture de Chamoiseau, riche en descriptions, en expansions narratives, généreuse en détails, créative au niveau linguistique et lexical, a été caractérisée comme « baroque » par des critiques comme Dominique Chancé.

¹⁵ Dans *Frères migrants*, Chamoiseau élabore une réflexion similaire et établit le même rapprochement entre les « cimetières océaniques » d'hier et d'aujourd'hui.